



e-Migrinter

9 | 2012

Immigrés, illégaux, réfugiés. Questions sur les enquêtes et les catégories

Jeux et enjeux dans les relations d'enquête : expériences de terrain et de dominations croisées

Colette Le Petitcorp et Mickaël Quintard



Éditeur

UMR 7301 - Migrinter

Édition électronique

URL : <http://e-migrinter.revues.org/777>

DOI : 10.4000/e-migrinter.777

ISSN : 1961-9685

Édition imprimée

Date de publication : 20 juillet 2012

Pagination : 91-106

ISSN : 1961-9685

Référence électronique

Colette Le Petitcorp et Mickaël Quintard, « Jeux et enjeux dans les relations d'enquête : expériences de terrain et de dominations croisées », *e-Migrinter* [En ligne], 9 | 2012, mis en ligne le 11 juillet 2016, consulté le 06 avril 2017. URL : <http://e-migrinter.revues.org/777> ; DOI : 10.4000/e-migrinter.777

Tous droits réservés

Jeux et enjeux dans les relations d'enquête : expériences de terrain et de dominations croisées

Colette Le Petitcorps & Mickaël Quintard

Nos recherches s'inscrivent dans la lignée des travaux qui articulent genre et migration, c'est-à-dire qui mettent en évidence la manière dont le genre est un système de normes qui structure les mouvements migratoires. Dans cette approche articulée, Colette Le Petitcorps interroge les expériences migratoires de femmes dans le domaine des services à domicile en France. De son côté, Mickaël Quintard questionne l'accès à la migration des femmes d'une zone rurale du Bénin sous l'angle de la diversité de leurs statuts et de leurs positions dans la société.

« L'enquête de terrain n'échappe pas à la construction de l'objet de recherche » (Olivier de Sardan, 2003 : 109). Bien que nous ne soyons pas directement affiliés à l'anthropologie - l'un étant géographe, l'autre sociologue de formation - notre appréhension du terrain, en tant que doctorants en cours d'apprentissage, s'inspire de la longue tradition réflexive de l'anthropologie.

Selon cet héritage scientifique choisi, nous partons du postulat selon lequel le terrain n'est pas un lieu suspendu dans l'espace-temps. Il est une construction, une fabrication scientifique. Chaque chercheur délimite le ou les lieux de son terrain à partir de la grille théorique qu'il mobilise. Conjointement, nous adoptons une approche poststructuraliste qui prend en compte la question de la structure tout en faisant une place à l'initiative et à l'action des migrantes. Cette grille de lecture inclut les rapports de domination, ainsi que les pratiques de contestation et les formes de négociation mises en œuvre par les femmes pour comprendre leurs expériences migratoires.

En suivant la piste de réflexion qu'ouvre Christian Ghasarian (2002), le travail de terrain n'est pas seulement sa pratique. Il se construit avant, pendant et après : avant, par nos références théoriques qui vont le délimiter ; pendant, par notre subjectivité, notre comportement sur le terrain, mais aussi par les identités qui sont renvoyées au chercheur dans les interactions d'enquête ; et après, par l'interprétation que nous allons en faire, ainsi que par la description écrite de ce terrain qui va lui donner sa forme pour construire et reconstruire notre problématique. Cela rejoint le tournant réflexif engagé par

l'anthropologie autour des travaux de Clifford Geertz (2003), pour lequel le concept de culture doit s'appréhender dans une démarche interprétative. Différemment d'une science expérimentale, la science interprétative en quête de sens consiste à ne pas dissocier l'écriture du terrain de sa pratique concrète. Ce que nous choisissons d'écrire, et la manière dont nous allons décrire les observations et entretiens de terrain, est issu d'une intrication complexe entre les références théoriques dans lesquelles notre recherche s'inscrit, dans un certain contexte scientifique, et les émotions du terrain, les difficultés que nous avons éprouvées et qui nous ont marquées pour tenter d'accéder aux données que nous nous étions préparés à récolter. C'est donc une alliance contradictoire entre fabrication préalable du terrain, et non préparation à ce que nous allons vivre *in situ*, qui fait selon nous du travail de terrain, non pas un foyer de résultats de prime abord, mais une étape dans le processus de réflexion sur son objet et sur la position du chercheur, à la fois comme sujet et objet de la recherche dans la situation d'enquête. Considérer le terrain comme une étape dans le processus de recherche nous permet, malgré nos différences relatives à nos lieux d'investigation et à notre antagonisme de sexe présumé, d'envisager une co-écriture. Au stade d'avancée de nos travaux, l'expérience de terrain que nous proposons de décrire ici s'inscrit dans une phase exploratoire, au travers de laquelle nous partons de nos émotions et de nos ressentis de terrain pour réinterroger notre position de chercheur-e dans la relation avec nos interlocutrices. Dans cette phase de la recherche, nous mobilisons et revisitons également des références théoriques qui nous sont communes, et qui nous amènent à objectiver la place que nous occupons dans cette relation d'enquête.

L'angle par lequel nous abordons nos sujets prend inspiration de théories issues du courant poststructuraliste. Dans l'héritage de la pensée de Michel Foucault (1993), nous

étudions les relations de pouvoir comme mode d'action. Michel Foucault met en évidence les individus comme sujets d'action, ce qui amène à décrire les relations de pouvoir non pas comme un socle de dominations intangibles, mais comme un champ d'actions possibles. Là où il y a du pouvoir, il y a de la résistance, de sorte que « l'appel réciproque entre relations de pouvoir et stratégie de lutte crée un enchaînement indéfini et un renversement perpétuel » (Foucault, 1993 : 243). En interrogeant également le rapport entre pouvoir et production des savoirs, la théorie de la connaissance située, élaborée par les *Black Feminists*, montre que tout savoir se construit en fonction de la position sociale de l'individu. Comme l'explique Patricia Hill Collins (2008)¹, les épistémologies voulant faire connaître le point de vue féministe noir ont difficilement fait leur place dans le monde scientifique, parce que l'argument du positivisme et de la neutralité masquait le point de vue androcentrique et eurocentrique de la communauté influente des chercheurs dans les années 1980 aux États-Unis. Or, la théorie de la connaissance située démontre comment l'objectivité scientifique commence par l'auto-analyse du chercheur se pensant comme « sujet ». Le chercheur en vient à s'interroger sur sa propre position dans le système de dominations qu'il étudie.

Nous mobilisons ces deux approches - des relations de pouvoir comme mode d'action et du point de vue situé - de manière complémentaire pour analyser nos relations d'enquête et notre position de chercheur-e sur le terrain. Que ce soit au Bénin pour l'étude de Mickaël Quintard, ou que ce soit à Maurice, mais aussi dans la migration des Mauriciennes employées de maison vers la France pour l'étude de Colette Le Petitcorps, nous avons ressenti et observé qu'une histoire coloniale héritée pesait sur nos relations d'enquête. Nous avons estimé que ce poids colonial dans la relation devait être pris en compte pour

¹Le texte original a été écrit en 1989.

situer les points de vue des personnes rencontrées, et pour comprendre la figure que nous représentons dans ces contextes de terrain lointain et proche, en tant que chercheur et chercheuse blancs. Nous nous intéressons aussi à la manière dont le genre s'articule à cette figure coloniale, et à la façon dont, finalement, cette articulation relativise la différence des sexes entre chercheur et chercheuse, tandis qu'elle nous met dans une position comparable face à nos interlocutrices. Paradoxalement, notre différence des sexes est peu significative par rapport à la démarche partagée qui, poursuivant un même effort de décentrement androcentrique et féministe occidental, tente de décrire comment nous avons fait l'épreuve de la figure du dominant-e dans des relations d'enquête perçues comme inégalitaires. Le terme de figure renvoie à notre expérience subjective par laquelle nous nous sommes vus incarner un personnage, dessiné par nos interlocutrices par les biais de nos traits à la fois de couleur et de genre. Ce personnage, ancré dans une histoire longue de rapports de pouvoir, ne s'est pourtant pas traduit par un rôle figé que nous avons dû tenir tout au long de cette première approche du terrain. Si nous suivons l'approche de Michel Foucault, un jeu des positions dans les relations de pouvoir, dans le contexte de l'enquête de terrain, fait partie du champ d'actions possibles des personnes dans les interactions. Malgré deux contextes de terrain distincts, et des sexes différents, nous voulons montrer la manière dont nous adoptons une démarche similaire par laquelle nous partons de notre subjectivité sur le vécu de la figure du dominant-e, pour ensuite objectiver cette position, et analyser ce que cette figure induit comme modes d'action de la part de nos interlocutrices. Comment s'autorisent-elles, ou s'interdisent-elles, à parler, à contester, à négocier leur position située dans la relation d'enquête ? Quelles appréciations sensibles faisons-nous de ces modes d'action ? Et que nous

autorisons-nous comme démarche de poursuite de l'échange, à la fois en connaissant ces positions, et en envisageant que du jeu puisse s'introduire dans ces relations mouvantes ?

Ainsi, plutôt que d'effacer le passage délicat des premières rencontres sur le terrain, nous revenons sur des événements de nos enquêtes qui illustrent la dynamique des relations de pouvoir que nous cherchons à saisir, à travers les relations d'enquête dans lesquelles nous avons fait l'épreuve de cette figure du dominant. Nous faisons aussi part de notre réflexivité sur cette position que nous incarnons, que nous n'avons pas choisie de notre plein gré, mais qui nous a été attribuée par nos interlocutrices. Nous appliquons volontiers le concept d'événement marquant, développé par Michèle Leclerc-Olive (1997), à la description de nos terrains respectifs. L'idée de tournant signifiée par l'« événement », implique, dans son adaptation au travail de terrain du chercheur, que nous reprenions nos expériences passées à l'aune de cet événement de terrain qui redéfinit notre horizon d'attente dans le processus de recherche. Contrevenant à l'idée d'une démarche de recherche linéaire, l'événement insiste sur les doutes constants du chercheur, sur la manière dont il s'approprie les théories, et sur la manière dont il recueille et analyse les matériaux. Nous voulons mettre en scène ici des événements de terrain qui ont constitué pour chacun, un tournant dans la manière dont nous nous définissons, et nous identifions face à l'autre, notre interlocutrice. Nous nous exprimerons dans un premier temps à la première personne pour décrire nos expériences personnelles et subjectives vécues sur nos terrains respectifs, avant de revenir ensemble en conclusion vers une objectivation commune.

Le Bénin au féminin : être un Blanc sous le regard de femmes

Doutes androcentriques à l'épreuve du terrain

Mon premier terrain au Niger inaugurerait mon identité de Blanc. Moins d'une heure après mon arrivée, le douanier venait confirmer une certaine appréhension, en me rendant mon passeport accompagné d'un « Bienvenue patron ! ». Si j'y devinais une forme d'humour, j'entrevois surtout le début d'une mise à l'épreuve quant à un imaginaire social hérité m'associant, en tant que Blanc, au patron. Dans le contexte des multiples initiatives d'aide au développement menées par des structures occidentales en Afrique, je pouvais représenter, « marqué »² par ma couleur de peau, celui qui « ne fait pas des enquêtes pour que rien ne sorte de terre »³ ou bien être un parmi « ceux qui sont venus et n'ont rien fait »⁴, ouvrant ainsi la voie à des discours emprunts de stratégies ou au contraire de fatalisme. Malgré ma persistance à expliciter l'absence de retombées économiques de ma recherche, je percevais une difficulté quant à briser certaines représentations sociales - entretenues par plusieurs décennies de tentatives de développement d'origine exogène - à travers lesquelles certains chefs d'exploitation agricole⁵ déterminaient la frontière nous séparant. Parallèlement à la découverte du poids d'une histoire inégalement partagée, je prenais acte de

l'exigence de décentrement que cet état nécessitait.

En raison d'une situation sahélienne instable, mes recherches se poursuivirent en terrain béninois. Lors d'un second terrain entamé à Cotonou (2011), je pris acte du contraste entre le calme de la capitale nigérienne, Niamey, et le bouillonnement d'une des villes de la zone côtière. Passés les premiers pas, je fus d'abord marqué par un espace public m'apparaissant comme emprunt d'une plus grande féminité. Alors que mes précédentes enquêtes - foncières -, m'avaient largement mis aux prises avec le monde des hommes⁶, cet espace public, auquel j'avais à présent affaire, portait-il réellement plus spécifiquement cette empreinte ? En reprenant certaines de mes notes de mon précédent terrain, je constatais pourtant avoir envisagé les hiérarchies sexuelles. Je vivais ainsi quotidiennement les rapports de commensalité. J'accompagnais les hommes lors de leurs sorties tandis que les femmes consacraient leurs après-midis aux activités ménagères. À la fin des repas, alors que je tentais de participer à la gestion des tâches quotidiennes, les femmes touaregs m'invitaient systématiquement à rejoindre les hommes, me signifiant ainsi que ma place n'était pas dans le partage des tâches ménagères. Ces conditions de terrain, et la position qui m'était réservée au sein de cette séparation sexuée des tâches du quotidien ont donc en quelque sorte biaisé mon regard sur les réalités sociales. Il a fallu que je prenne conscience, sur un autre terrain, en contexte urbain et à travers des scènes marquantes, de la condition des femmes pour m'interroger davantage sur leur place dans la société et dans les phénomènes migratoires. D'instantanés partagés en moments refusés, de scènes de violence en injonctions masculines, mon regard changeait progressivement, de manière tant involontaire que durable. C'est notamment la situation de Leïla, jeune femme de 23 ans

²Dans *L'idéologie raciste. Genèse langage actuel* (1972), Colette Guillaumin expose sa théorie sur les fondements du phénomène sémantique de l'idée de race. Selon cette théorie, le caractère biologique est un signe et un support d'une désignation sociale, un phénomène sémantique qui permet de justifier la croyance en la différenciation bio-physique. Ici, la couleur de peau est un signe qui renvoie au statut d'agent développeur, figure présente dans l'Afrique postcoloniale.

³Entretien avec Hamidou, chef d'exploitation de Sadeizé Koira, avril 2010.

⁴Entretien avec Hassane, chef d'exploitation de Guéssé, avril 2010.

⁵Les prénoms ont été modifiés.

⁶Les entretiens étaient destinés aux ayants droits. De par le système patrilinéaire et virilocal, les femmes ont souvent un rapport au foncier instable et vulnérable.

de Natitingou avec laquelle je m'étais pris d'amitié, qui vint cristalliser cette nouvelle orientation. Enceinte de sept mois et devant passer des examens de contrôle, son mari, couturier, lui refusait la somme prévue à cet effet sous le prétexte de nouvelles dépenses engendrées par l'arrivée récente d'une seconde épouse dans le ménage. Après que Leïla se fut emparée des tissus de l'atelier de son mari en vue de financer ses examens, son mari se mit à l'insulter, puis s'ensuivit une violente bagarre. Les esprits semblaient s'être apaisés, quant Leïla, après s'être éclipsée quelques secondes pendant que mon interprète tentait de raisonner son mari, revint vers lui un couteau à la main. Dans sa colère, Leïla blessa involontairement l'une des personnes qui s'interposa. Quelques jours plus tard, elle n'avait toujours pas pu se rendre au centre hospitalier.

Interpellé - et donc plus attentif - par certaines situations d'exploitation et de domination à l'encontre de femmes, le réajustement de ma vision sur l'espace venait s'adjoindre, dans le même mouvement, à une émotion, mais également à une implication particulière, et finalement à un renouvellement de mes intérêts de recherche que je jugeais davantage porteur de sens. Je prenais conscience de certains de mes points de vue masculins sur les réalités africaines. Ce terrain, en modifiant ma vision des choses, faisait naître un nouvel intérêt pour les situations de nombreuses femmes, pour leurs trajectoires migratoires et familiales, ainsi que pour les processus de fragilisation ou d'émancipation dont elles font l'objet.

Par la suite, le changement de mon sujet m'exposa à de nouvelles représentations de la part d'autrui sur la position que je devais tenir dans les rapports avec les hommes et avec les femmes sur le terrain. L'annonce de mon sujet d'étude entraînait désormais auprès des hommes son lot de commentaires, de remarques et de suggestions. Un commerçant, avec qui j'échangeais régulièrement lors de mon passage à Parakou, concluait l'une de nos

discussions : *toi vraiment (...) c'est pas comme ça que tu vas finir ton diplôme*. Le soir même, au sein d'une réunion de famille chez mon interprète, mon sujet d'étude devenait l'objet d'un échange animé. Si l'intérêt pour la question des femmes suffisait en lui-même à opposer les hommes des femmes, un autre clivage apparaissait entre ceux qui insistaient sur les difficultés pour un homme d'accéder aux espaces et aux paroles féminines⁷, et ceux qui soulignaient quelques facilités dont pourrait au contraire bénéficier un homme, blanc⁸. Cette nouvelle assignation perçue me mettait face à de nouveaux enjeux de terrain. En m'intéressant aux femmes, je saisisais l'obstacle d'être un homme, et ce dans une société hiérarchisée. Pour autant, je voudrais montrer que, malgré l'agrégat de deux identités dominantes, cette position n'est pas figée une fois pour toutes. La trame de l'épreuve des rencontres n'est pas programmée. Pour peu que l'on prenne conscience de sa position et que l'on opère un effort indispensable de décentrement sur soi, l'accès à certaines paroles féminines n'est pas exclu.

La figure de l'homme blanc : une ambiguïté entre proximité et distance

À l'image des femmes elles-mêmes, mes relations avec celles-ci furent des plus diverses. Si certaines refusaient catégoriquement de m'adresser la parole, d'autres n'y objectaient pas d'oppositions majeures. Parmi ces dernières, je m'interdisais pourtant de réaliser certains entretiens quand celles-ci me paraissaient exprimer une gêne trop importante. Les cas de celles que mon seul regard mettait mal à

⁷Position également développée par certaines anthropologues, telle par exemple Béatrice Lecestre-Rollier dans son article, « L'un et l'autre sexe : une ethnologie au Maroc », 2011 ; ou Barbara Casciarri dans son chapitre, « Terrain, statuts, théorie dans l'expérience du travail ethnographique : une réflexion comparée du Soudan au Maroc », 2005.

⁸Notons par exemple Comi M. Toulabor (1992), Pierre Bonnafé (1992) ou Claude Meillassoux (1975) qui ont réalisé des enquêtes de terrain sur les femmes et les rapports de genre en contexte africain.

l'aise, ou encore de celles « invitées » par leurs maris à s'exprimer en sa présence, alors que je ne le sollicitais pas et qu'elles n'en exprimaient pas nécessairement l'envie, en constituant des exemples. La durée de l'enquête (un mois) ne me permettant pas d'envisager un entretien avec ces femmes, je décidais de n'entreprendre des enquêtes qu'avec celles où je sentais l'installation d'une relation dynamique possible. Dans le cadre de ce texte, je me concentre sur un « évènement de terrain » m'ayant permis d'accéder à un entretien avec une femme. Il s'agit donc de faits et d'interactions survenus avant les entretiens. À travers cette scène du quotidien, j'essaie d'interroger le jeu des hiérarchies qui se pose entre l'enquêtée et l'enquêteur à travers mon expérience ethnographique à Parakou au Bénin. Cet échange prend pied en milieu urbain, où la question de la rencontre avec les femmes, pour un homme blanc, se pose différemment de certaines zones rurales. En effet, Parakou⁹ accueille de nombreuses migrantes venues seules¹⁰, largement présentes au bord des rues. Ainsi, il m'était possible d'envisager de les rencontrer sans passer par les « autorités » villageoises.

Je revenais d'une dizaine de jours passés dans les campagnes alentours de la ville de Djougou dans le Centre-Ouest du pays. Couvert de poussière soulevée sur la latérite, fatigué, je décidais en premier lieu de dîner. Je m'arrêtais chez une Togolaise installée à quelques mètres d'un établissement d'aspect plus urbain. L'espace où Assiba¹¹ exerce son activité ressemble à beaucoup de ceux investis par d'autres migrantes. Composé d'un banc, d'une table et de deux fragiles tabourets, le lieu s'accompagne de la déambulation d'un petit élevage signalant l'habitation de la commerçante. J'arrivais à sa hauteur pour savoir s'il était possible d'y manger, quand

Assiba m'indiquait qu'« elle n'a pas pour moi » et que je devais aller « là où j'étais ». Comprenant qu'elle faisait référence au commerce voisin - devant lequel je venais de passer et que j'avais regardé -, je lui répondais que cela me coûterait sûrement moins cher de m'arrêter chez elle.

Assiba : *Mais tu veux manger quoi ?*

Moi : *Je cherche de l'igname.*

Assiba : *Tu veux la pâte d'igname ?*

Moi : *Si c'est possible...*

Après m'avoir observé de bas en haut, Assiba me fit signe de m'asseoir. Quelques minutes plus tard, un plat déposé sur la table, elle retournait en direction de sa case. Je commençais à manger quand elle en ressortit avec une cuillère.

Assiba : *Il faut prendre ça.*

Moi : *Merci beaucoup mais ça va.*

Elle laissait quand même le couvert à ma disposition, se redressait en apposant son bras gauche sur sa hanche, et pointait du doigt ma veste.

Assiba : *Qu'est-ce que tu as fait avec tes habits ?*

Moi : *C'est la poussière de la route de Djougou.*

Assiba : *Tu vas à Djougou...*

Moi : *En fait, à Alèdjo, pas loin de Djougou.*

Assiba : *Oui... Je sais où c'est un peu.*

Moi : *Comment vous connaissez ?*

Assiba : *C'est pas très loin pour aller à Kara.*

Moi : *Ah. Vous venez de Kara ?*

Assiba : *Oui (...) Je retourne quand je peux un peu (...) Mais il faut faire attention à Alèdjo (...) Tu es jeune et il y a beaucoup de problèmes à Alèdjo (...) C'est pas bon pour toi là-bas (...) Tu es trop jeune.*

Tandis que je lui demandais si elle pouvait me resservir, en lui précisant que je désirais que la sauce soit plus chaude - *Tu veux encore ?* -, elle se tournait alors vers l'une des femmes assises par terre à quelques mètres et échangeait avec l'une d'entre elles quelques phrases en Kabyè. Ne saisissant pas, je lui demandais le contenu de leur discussion.

Assiba : *Je lui ai dit que tu mangeais deux fois la pâte.*

Moi : *Et que vous a-t-elle répondu ?*

⁹En Dendi, Parakou signifie « la ville de tout le monde ».

¹⁰Souvent des zones rurales béninoises et/ou togolaises.

¹¹Les prénoms ont été modifiés.

Assiba : ...

Moi : *Vous pouvez me dire, c'est pas grave...*

Assiba : *Bon...Elle rigole un peu parce que tu veux la pâte.*

Moi : *Parce que je suis blanc ?*

Assiba : *Oui... (...) elle, elle mange pas aussi quand c'est tiède.*

Alors que j'avais mangé seul le premier plat, Assiba, en m'apportant le second, décidait de s'asseoir. Quelques bouchées plus tard, l'autre femme - Sénami - nous rejoignait. Tout en restant debout, elle s'exprima cette fois-ci en français.

Sénami : *Il faut enlever ça (...) il a trop - de poussière - (...) c'est pas bon.*

Moi : *Mais tout le monde a de la poussière sur ses vêtements (...) je peux la laver moi-même (...) je vais la secouer en rentrant.*

Sénami : *Il faut donner (...) Non, non, donne, c'est pas bon si tu fais (...) il faut donner.*

Moi : *Pourquoi c'est pas bon ? Il sera propre aussi après...*

Au milieu de notre échange, mon interprète, qui s'était arrêté saluer une connaissance, nous rejoignait avant de prendre connaissance de la discussion.

Interprète : *Tu peux donner, les femmes vont te le laver (...) Ta femme te lave bien aussi... (il rigole).*

Moi : *Je n'en ai pas (...) Enfin j'ai une amie, mais je suis pas marié.*

Interprète : *Tu as entendu, il n'est pas marié !*

Haussant quelque peu le ton de sa voix, Sénami se tourna vers moi : *Mais pourquoi tu attends si tu as trouvé ?! (...) Il faut te marier !*

Moi : *Je ne sais pas, je ne lui ai pas demandé non plus...*

Sénami : *Mais tu avances !*

Moi : *J'ai 25 ans...*

À ce moment, Assiba reprit la parole, commença en Kabyè - je ne comprenais pas -, fit une pause, et reprit en français : *Tu vois. Il a 25 ans et il n'est pas marié (...) Moi je trouve ça bien qu'elle ne soit pas obligée (...) Ici les*

hommes ils vont te dire 'pourquoi tu n'es pas mariée ? Il faut te marier si tu as trouvé'.

Moi : *Et les femmes ?*

Assiba : *Bon...elles peuvent te dire la même chose aussi hein...elles peuvent ne pas comprendre (...) Nous au moins, on peut changer quoi (...) On n'est pas obligé. On peut changer si demain ça va pas (...) Tu peux lui dire et moi aussi je peux aller ailleurs (...) On est un peu libre quoi.*

Voyant que je n'enlevais pas ma veste, la femme retourna s'asseoir au bord de la voie. Après lui avoir demandé si je pouvais revenir pour aborder d'autres sujets, je mangeais plusieurs jours durant chez Assiba. Nos discussions se développèrent d'abord sur la ville de Kara, sur la vie rurale togolaise en général et sur certains aspects de la pauvreté. Quelques repas plus tard, Assiba accepta de faire l'objet d'un entretien.

Je n'aurais pas formulé cette demande de nouvelle discussion si je n'avais pas interprété certains éléments comme les signes d'une forme d'engagement dans le dialogue de la part d'Assiba, engagement provoqué par mon comportement qu'elle jugeait curieux par rapport aux représentations générales qu'elle se faisait du Blanc. Ma première impression fut celle d'une importante distance nous séparant. Le fait même que nous ayons l'occasion de nous rencontrer semblait déjà en soi l'expression d'un certain étonnement de la part d'Assiba. Je décidais de m'arrêter chez elle plutôt que dans l'établissement voisin, plus cher, doté d'une carte plus diversifiée et, *a priori*, plus apte à répondre à mes envies et à mes besoins. Au fur et à mesure que la scène se déroulait - que je commence à manger sans couvert alors qu'elle semblait avoir anticipé une demande présumée, que je demande à être resservi d'un plat plus chaud, qu'elle estime que la localité d'Alédjo ne soit pas faite pour un jeune homme blanc, ou encore qu'elle connaisse la localité dont je revenais -, plusieurs éléments semblaient s'imbriquer pour que j'aie le sentiment qu'Assiba interroge l'existence d'un décalage entre certaines idées

préconçues et le contexte perçu. Sa décision de s'asseoir n'était-elle pas ici encore le signe d'une plus grande implication dans le dialogue, auparavant amorcé sous un élan de curiosité quant à la poussière dont j'étais recouvert ?

L'arrivée de Sénami dans la discussion offrait à Assiba l'occasion de se positionner sur ma situation matrimoniale. S'il était peut-être plus synonyme d'opposition (avec Sénami) que d'intégration (avec moi), j'avais été englobé dans un « nous » semblant refléter la conjonction d'une situation (la mienne) et d'une aspiration (la sienne). Mais le rapprochement qui s'opérait avec l'une ne pouvait pas opérer de manière similaire avec l'autre, puisque en désaccords. Les avis divergents sur la question du mariage constituent un clivage parmi d'autres indiquant la diversité des situations féminines, une diversité qui laisse entrevoir l'éventail des configurations dans lesquelles peuvent s'inscrire les relations d'enquête.

Lors de mes venues suivantes, j'eus le sentiment que certains éléments venaient confirmer mon impression de rapprochement avec Assiba. Par la force des choses, notre relation avait démarré sur la base d'un échange marchand. Elle était cuisinière, et je payais naturellement mes repas. Mais, alors qu'Assiba n'avait, lors de nos trois premières rencontres, jamais mangé à mes côtés, cet état évolua lors de ma quatrième visite. Ce jour-là, tandis que je m'étais installé et attendais qu'elle ait fini sa préparation, elle sortit de sa case deux plats à la main. Après avoir cru quelques secondes qu'elle avait anticipé mon appétit, elle posa les deux plats l'un en face de l'autre et s'attabla à son tour. Au moment de mon départ, alors que je m'apprêtais à lui payer mon repas, Assiba refusa en m'indiquant que je n'allais pas « payer tous les jours jusqu'à mon départ ». Si cette invitation pourrait s'analyser comme inscrite dans une certaine continuité de notre rapprochement, celle-ci n'était-elle pas tout autant en mesure de traduire une éventuelle forme

d'« obligation » à l'égard d'un Blanc ? Étais-je un jeune homme avec lequel Assiba s'était quelque part prise d'affection, ou seulement un « jeune patron » ? Malgré ma conviction du développement d'une proximité, l'ambiguïté restait présente.

Au même titre que le terrain possède un avant, l'analyse d'un entretien ne peut se passer de la prise en compte des moments qui le précèdent et de la forme que ceux-ci prennent, car ils peuvent tout autant dessiner les contours de l'accès à l'entretien que notre inscription dans celui-ci. Ce sont sur ces moments - ici une rencontre non programmée - que j'ai souhaité porter mon regard. Celui-ci, me semble-t-il, montre l'intérêt de donner de l'importance à ces micro-événements qui opèrent dans les premiers moments de l'interaction, et qui peuvent venir opérer des réajustements quant aux représentations projetées sur l'autre.

Si les matériaux récoltés lors de l'entretien avec Assiba m'ont permis de constater l'ouverture de perspectives en termes d'accès à la parole féminine, ceux-ci m'informaient également de certaines limites. En effet, j'eus le sentiment d'avoir parfois accès à des informations et à des récits que je considérais riches et de l'ordre du personnel. Assiba est une femme en rupture avec son mari, largement critique sur certains sujets, notamment sur la polygamie, et qui était venue à Parakou afin de subvenir aux besoins de ses enfants. Ainsi, une importante partie de notre entretien concerna la question du mariage forcé et de la violence conjugale - dont elle avait par le passé fait l'objet -, ainsi que de sa relation affective avec ses enfants. Mais ce sentiment de toucher à une certaine richesse du discours s'accompagnait de moments où je pouvais sentir, chez mon interlocutrice, une certaine réévaluation de la situation et des rapports sociaux nous concernant¹². Dans

¹²Ces limites sont naturellement aussi présentes dans les moments de la rencontre. Dans le cas d'Assiba, les différents éléments présentés comme susceptibles de

les moments où Assiba m'apparaissait comme susceptible d'être gênée - notamment dans les premiers temps du dialogue durant lesquels elle ne lâchait pas son pilon des mains, comme pour m'indiquer que la reprise de son entreprise et l'interruption de l'entretien n'étaient jamais loin -, je préférais m'en retourner vers des sujets d'ordre plus factuel. C'est dans ce fragile équilibre entre capacités et limites du jeu dans les rapports sociaux que cet entretien alterna entre parole et silence.

Mais, dans cette stabilité altérable, Assiba se distingue de la plupart des femmes rencontrées par deux aspects. Tout d'abord, elle est l'une des rares à avoir pris possession de mon prénom : *Si on va se revoir après, il faut que je le garde*. Si je prenais le soin de l'indiquer à chacune de mes interlocutrices, Assiba fut la seule à me l'avoir explicitement demandé et à ne plus l'avoir oublié¹³. Ensuite, elle est également la seule à avoir, pendant nos rencontres et durant l'entretien, posé un certain nombre de questions allant au-delà de la simple curiosité de circonstance. Je répondais en donnant mon avis sur certaines différences entre les femmes africaines avec lesquelles j'avais pu parler et les femmes françaises, sur les différentes manières de faire du commerce (alimentation) en France et au Bénin, sur mon avis sur la nourriture africaine et mes préférences culinaires, plus tard sur ma famille.

Au sein d'un intérêt réciproque, nous semblions tour à tour sujet et objet l'un pour l'autre. Je comprenais ces échanges comme les signes d'une consolidation de notre relation. Avant de partir pour revenir, je la remerciais d'avoir accepté de me parler d'elle aussi longuement, en lui précisant que tout le monde n'aurait pas accepté. Après avoir

faire évoluer les représentations ne doivent pas éclipser le fait qu'Assiba s'exprimait en premier lieu en Kabyé avec l'autre femme, m'excluant ainsi volontairement de leur échange.

¹³Quelques unes m'appelaient par mon prénom plusieurs fois, mais finissaient toujours par ne plus l'utiliser.

évoqué les jours passés à discuter « comme ça », elle concluait : *Tu n'es pas marié ici (...) alors là ça va, je sais que c'est bon comme ça. Comme ça je suis bien*. Cette extériorité, que je tentais de diminuer en vue d'accéder à des entretiens dans des relations dynamiques, n'était-elle pas, paradoxalement, celle-là même qui m'avait permis d'accéder à une parole féminine, mon interlocutrice me percevant comme suffisamment extérieur à son environnement familial et/ou sociétal pour être apte à recevoir certains propos placés sous la marque du secret ?

J'ai ainsi fait l'expérience de mes caractéristiques physiques, couleur de peau, sexe, âge, comme étant des signes de ma différence face à mes interlocutrices. Cependant, contre toute attente, la figure que j'endosse en terre africaine, loin de constituer systématiquement un obstacle à l'accès aux paroles des femmes, peut parfois devenir un atout, du moment que j'envisage la fluidité de cette position. Nous allons voir dans une approche de terrain voisine, la façon dont Colette Le Petitcorps objective la position de dominante qu'elle incarne dans un contexte de terrain à Maurice et en France. La relation d'enquête qui en découle lui apporte alors des données riches à exploiter dans le cadre d'un questionnement poststructuraliste.

De l'île Maurice à la France : devenir blanche et décentrer mon point de vue

Des hypothèses de départ à la surprise du terrain

J'ai commencé à porter mon attention sur la manière dont le genre structurait le processus migratoire à travers le cas des femmes mauriciennes qui ont émigré comme employées de maison vers la France dans les années 1970. Interrogeant les continuités et les discontinuités de l'expérience migratoire, c'est-à-dire l'expérience à la fois d'une reproduction des rapports de domination, et d'une

transformation de ces rapports par des pratiques de contestation des femmes migrantes, il me semblait nécessaire d'effectuer un terrain dans le pays d'origine. L'idée était que ce terrain révèle, en comparaison, les spécificités de l'expérience migratoire en termes de pratiques de contestation des rapports de domination présents dans le travail du service à domicile. L'hypothèse était que, malgré la continuité de genre et coloniale que représentaient les filières migratoires de femmes mauriciennes employées de maison vers la France, ces femmes trouvaient des moyens inédits, dans la discontinuité spatiale, en s'appropriant leur expérience, pour changer les rapports de pouvoir inscrits dans le travail de service chez des particuliers. Tester cette hypothèse revenait à chercher si de tels changements n'avaient pas cours également dans le pays d'origine. J'avais donc en tête de réaliser des entretiens biographiques avec des femmes mauriciennes de même génération que celles interrogées en migration (c'est-à-dire nées dans les années 1950), et qui avaient débuté leur carrière comme employée de maison à Maurice. Ce premier terrain à Maurice fut court, puisqu'il s'est déroulé sur deux semaines, et se voulait être une première approche du pays d'origine des migrantes rencontrées en France.

En dépit de cette réflexion préalable au terrain, je n'étais aucunement préparée à la position qu'on m'avait assignée à Maurice. Venant avec ma « belle-famille » d'origine mauricienne créole¹⁴, j'étais à la fois *insider* et

¹⁴À Maurice, la population désignée sous le terme « Créole » a pour ancêtres les esclaves qui sont arrivés sur l'île à l'époque de la colonisation française, au XVIII^e siècle. Souvent définis par la négative, c'est-à-dire ni Hindous, ni Musulmans, ni Sino-mauriciens, les Créoles forment, avec les Franco-mauriciens, la catégorie statistique de « population générale ». Créoles et Franco-mauriciens n'ont pourtant pas, en général, le même statut social. Suzanne Chazan-Gillig (2001) parle d'un glissement sémantique du terme « Créole », par sa double nature ethnique et de classe. L'expression de « malaise créole », thème dominant des élections politiques ces dernières années, lie la différence ethnique à l'exclusion sociale des Créoles.

*outsider*¹⁵. *Insider* dans le sens où j'étais intégrée à la généalogie familiale parce que j'étais la « belle-fille » (présentée ainsi bien que non mariée) d'une des migrantes qui revenait dans son pays d'origine après 40 ans, et qui cherchait à renouer avec la famille restée à Maurice. *Outsider* du fait de ma couleur : bien que présentée comme la belle-fille, le fait que je sois une femme blanche me situait malgré tout à une place extérieure au groupe familial. J'étais ainsi à la fois très proche par les liens familiaux qui légitimaient mon voyage et mon entrée dans cette famille, et paradoxalement distante du fait d'une différence de couleur qui avait de l'importance dans la manière dont on s'adressait à moi. J'évoque le terme d'assignation parce que je n'avais pas vraiment le choix de m'extraire de cette situation de retrouvailles familiales, dans laquelle j'étais impliquée, et qui guidait mes pas dans la découverte du pays. Je ne pouvais non plus me défaire de cette identité blanche que je n'avais jamais ressentie de manière aussi forte, et qui jouait considérablement sur ma position dans les rapports de genre. En tant que blanche, je n'étais pas traitée, ni par les femmes ni par les hommes, comme les autres femmes créoles de la famille. On me regardait avec surprise lorsque je tenais un balai. Il semblait normal que je suive des hommes de la famille la nuit au bord de la plage alors que leurs femmes restaient à la maison avec leurs enfants. La place que l'Autre, en l'occurrence ici les membres d'une famille mauricienne créole, m'imposait par son regard et par son comportement à mon égard, était une position de supériorité dont je ne voulais pas et que je ne soupçonnais pas comme constitutive de mon identité en jeu dans les interactions d'enquête.

Ainsi, ces premières impressions de début de terrain - et le fait que je n'y sois pas préparée a probablement influé sur l'émotion provoquée par cette position

¹⁵À la fois participante et observatrice, « en tension entre vues du dedans et du dehors » (Christian Ghasarian, 2002, p. 10)

assignée - m'ont fait douter à la fois de l'identité que je renvoie selon les situations et les interactions à Maurice et en France, et des méthodes d'enquête initialement prévues. Ces deux doutes m'ont encouragée à laisser de côté l'approche biographique et l'objectif de récolte de matériaux de comparaison, pour apprendre davantage de la relation d'enquête comme support de réflexion sur ma capacité à saisir des points de vue féminins et féministes différents du mien.

La relation d'enquête, une mise en abîme des rapports de pouvoir ?

La rencontre de Martine, une nénène¹⁶ vivant dans une dépendance¹⁷, est un événement marquant de mon terrain à Maurice. Martine m'avait proposé de passer un jour sur son lieu de travail chez son « patron ». Accompagnée de sa sœur qui fait partie de ma « belle-famille », je suis arrivée par la petite porte qui mène à la cour de la résidence, c'est-à-dire par le chemin emprunté exclusivement par le personnel de maison. À l'appel de sa sœur pour signaler notre présence, Martine est sortie de la maison, un torchon à la main. Quelques minutes plus tard, deux adolescentes blanches ont couru vers nous, portant l'uniforme d'un lycée français. L'une d'elle a été élevée par Martine. Toutes deux ont tenu à nous montrer les animaux de leur ferme. Pendant qu'elles montraient les animaux à la sœur de Martine, j'essayais d'entamer la conversation avec cette dernière et lui demandais depuis quand elle travaillait ici et comment se passait le travail avec les enfants. Elle me répondait, mais de manière brève, en fuyant mon regard, et se tenait de profil à moi en tordant son torchon. J'ai ressenti à sa posture et à ses phrases brèves qu'il y avait une méfiance vis-à-vis de ma

personne, mais que dans le même temps, elle se sentait obligée de répondre à mes questions. Suivant une interprétation personnelle du sens que j'attribuais à cette posture, je n'ai pas poursuivi l'échange, pour ne pas profiter de la position de domination dont je semblais hériter en tant que femme blanche, au risque de mettre Martine dans une situation inconfortable. J'avais beau être passée par la porte du personnel de maison et faire partie de la famille proche, je n'en restais pas moins une femme blanche qu'elle rangeait, à mon ressenti, davantage du côté de l'employeur que de celui des employés. Cette attitude que j'ai interprétée comme une parole contrainte et un corps qui tente de fuir, tout en se tordant sur lui-même, s'est répétée avec d'autres femmes. En revanche, progressivement, l'attitude de méfiance s'est métamorphosée en confiance au fil de la présence sur le terrain, brouillant ces identités figées grâce à ma double position d'*insider/outsider*. Certaines personnes de la famille ont fini par me considérer pleinement comme membre de la famille, en m'intégrant dans les relations de parenté, en partageant ensemble des moments d'intimité familiale, en prenant acte du fait que j'étais reconnue par les aïeux comme étant membre de la famille, sans pour autant que mon identité blanche ne disparaisse. Je ressentais que c'était un honneur pour eux que je m'intègre dans leur vie et dans leurs coutumes familiales sans adopter un comportement qui me différencie en tant que blanche « qui se doit d'être servie ». Mais par conséquent, le fait qu'on apprécie mon comportement, comme aider à la vie collective et ne pas m'imposer dans les discussions, renvoyait à ce que cette attitude était inattendue de la part d'une femme blanche, que j'étais toujours.

Cette épreuve de ma position de femme blanche sur un terrain qui me le montrait clairement m'a fait prendre conscience d'une figure que je pouvais endosser dans l'entretien biographique, à côté de laquelle j'ai pu passer sur mon terrain en France. Rétrospectivement, en

¹⁶Employée chargée de s'occuper des enfants au foyer des familles.

¹⁷Logement du personnel de maison situé sur le territoire de la famille qui emploie leurs services. Ce logement ne leur appartient pas et doit être rétrocédé lorsque la période d'embauche prend fin.

reprenant mes souvenirs et les notes de terrains sur la relation qui s'était établie avec des femmes migrantes mauriciennes, données que je n'avais jamais analysées, j'ai perçu que cette position assignée de femme blanche n'était pas si nouvelle. En miroir à mon propre objet de recherche, il me semble que ce qui se rejoue dans la relation d'enquête entre une femme qui est ou a été employée de maison et moi, est comme une mise en abîme de la relation de travail entre une employeuse et une employée dans l'espace domestique. Il a fallu un décentrement de terrain pour que j'accepte qu'au contraire de Judith Rollins (1990) qui, en utilisant la méthode de l'observation participante, pouvait se faire passer pour une femme de ménage noire pour analyser la relation domestique, je ne pouvais moi que jouer le rôle de l'employeuse. J'ai de prime abord ressenti cette position comme désagréable, car je ne soupçonnais pas que je pouvais endosser le personnage de la « patronne », dans le contexte de la domesticité à Maurice, alors que je venais avec ma belle-famille créole. Ce personnage faisait pourtant partie de moi, en vertu des traits physiques qui me caractérisent. Plutôt que d'hériter de la domination coloniale des Blancs de Maurice, qui ont historiquement bénéficié de services domestiques, de femmes créoles notamment, j'aurais voulu être considérée comme membre de la famille sans ambiguïté, pour mon individualité, ma personnalité et ma différence. Cependant, le fait que je ressente cette position de dominante comme désagréable, parce que contrainte par un héritage colonial, et non choisie dans mon insertion sur le terrain, n'est pas incompatible avec son utilité scientifique. Il convient alors de distinguer la première étape du ressenti subjectif d'une position sur le terrain, de la deuxième étape qui est son objectivation pour en constituer une force d'analyse. Au-delà des considérations éthiques que j'ai évoquées plus haut qui consistent à ne pas mettre les personnes en situation délicate et mal à l'aise lorsque je sens qu'elles ne s'autorisent pas à parler en présence de la Blanche - du moins

dans une période de terrain qui ne permet pas de prendre le temps de construire une relation moins bloquée par ces positions antagoniques - , cette position que je peux incarner permet d'accéder à des pratiques de contestation et de transformation des rapports de domination mises en scène au temps présent de l'interaction d'enquête.

En reprenant les premiers entretiens biographiques avec les migrantes d'origine mauricienne, je remarque que les rapports de domination qui peuvent s'inscrire dans notre relation d'enquête sont bien présents, mais qu'ils peuvent être contournés. Par exemple, Annette : *Ah ben c'est pas comme vous qu'on a eu le choix de faire les métiers qu'on voulait. Vous savez les femmes qu'on a fait venir à l'époque c'était pour faire le ménage, pour faire des trucs comme ça hein...*, ou encore, Jacqueline : *les Blancs nous ont bien, hein, hein, je veux pas te vexer, mais ils nous ont bien écrasés.*

Lorsque je rencontre Martine à Maurice, elle est une nénéne vivant dans une dépendance, que j'ai rencontrée sur son lieu de travail. La situation dans laquelle se réalisent les entretiens avec ces deux femmes est relativement différente. Annette est à la retraite, et a toujours travaillé comme employée de maison en France, tandis que Jacqueline, après avoir été employée de maison à Maurice puis en France, est devenue aide à domicile. Les deux femmes possèdent leur logement propre, et n'ont plus, au jour de l'entretien, de rapports de dépendance avec leurs employeurs-particuliers. Les rapports de pouvoir qu'elles pointent du doigt s'inscrivent dans un récit rétrospectif.

Dans le premier cas, Annette renvoie au fait que nous sommes deux femmes aux possibilités différentes, et que nos perspectives professionnelles dépendent de notre position dans les rapports de « race » ou d'extranéité/autochtonie. Cette phrase inaugure notre discussion téléphonique, qui ne dure pas plus de cinq minutes. Annette refuse de répondre à mes questions et de me

recevoir. En ce sens, selon mon interprétation, elle évite une situation de domination où elle ne se sent pas égale à moi. Elle résiste alors à ma demande d'entretien en se donnant la liberté de ne pas me répondre. Dans le second cas, Jacqueline évoque plusieurs fois la domination des Blancs à Maurice et me rattache à ce groupe. Mais dans le même temps, elle instaure avec moi une relation de réciprocité, de proximité en demandant le tutoiement, en m'appelant « ma puce » - le rapport de génération étant aussi à prendre en compte -, un mode relationnel que l'on peut relier à son expérience des métiers du *care* en migration. C'est-à-dire qu'elle dépasse l'identité historique héritée de dominante que je représente en instaurant une relation différente, humaine, qu'elle a cultivé pendant son parcours professionnel comme aide à domicile, avec des personnes âgées qui pouvaient être racistes au premier abord mais qui entretenaient à terme une relation d'interdépendance et non hiérarchique, puisque dans le besoin. Cet exemple illustre dans quelle mesure il y a aussi du jeu dans les relations de proximité, des espaces de mobilité des positions et des identités telles qu'elles sont renvoyées par l'Autre.

La reprise de ces entretiens biographiques par l'éclairage du terrain à Maurice permet de m'éloigner de préjugés féministes situés qui m'inciteraient à interpréter les revendications et formes d'autonomisation des femmes uniquement par les données objectives recueillies dans l'entretien biographique, comme la carrière professionnelle par exemple. Décrire, voire évaluer la réussite professionnelle de femmes donne lieu, le plus souvent, à des jugements de valeur, à une hiérarchisation des valeurs des activités professionnelles, qui sclérosent à mon avis un travail scientifique. La piste d'analyse ouverte par l'observation et la description de la relation d'enquête est plus subtile : choisir de s'exprimer ou pas, le positionnement du corps face à l'enquêtrice, la manière de se constituer en sujet, parler en son nom, s'approprier et dire son parcours,

s'opposer à l'enquêtrice, l'assigner à un groupe, ou jouer avec les positions et les identités sont autant de matériaux de l'enquête de terrain qui constituent l'analyse de l'expérience de ces femmes, une expérience dont je fais partie.

Ainsi, l'expérience subjective de terrain est à prendre au sérieux. Ressentir une position assignée, mais percevoir également la fluidité des identités dans une relation d'enquête sont deux expériences de terrain aussi riches l'une que l'autre car elles permettent en miroir d'aborder avec un peu plus de finesse son objet. Si je vois dans la relation d'enquête une mise en abîme de la relation domestique, ou du rapport de service entre employeuse et employée, je ne peux pas analyser cette relation uniquement par une approche marxiste et structuraliste, sans introduire la dimension du jeu entre les positions qui se met en place dans une relation de proximité et d'intimité comme on peut la penser dans l'espace domestique. La relation domestique apparaît alors plus ambiguë qu'un simple rapport de service entre un dominant (l'employeuse), et un dominé (l'employée). Ce cas illustre comment on peut tirer partie du rapprochement, d'un lien intime entre notre expérience subjective de terrain et le phénomène social qui constitue notre objet.

Conclusion : Jeu des positions dans la relation d'enquête

Les extraits de terrain que nous avons choisis de décrire sont des événements qui, dans notre processus de recherche, nous ont révélé une part de notre identité, en jeu dans la relation d'enquête, qui ne nous était à première vue pas évidente. Dans les deux cas développés, c'est une situation d'enquête qui réactive à nos yeux une figure héritée d'une histoire coloniale et patriarcale. Cette situation d'enquête prend racine dans un entrecroisement particulier des rapports de pouvoir. Dans certaines situations, même si on est homme et blanc, ou femme et blanche, nous pouvons être dominé-e-s par

le nombre, ou par la hiérarchie des âges, face à des interlocutrices noires. Par conséquent, en fonction des contextes, cette position de dominant-e est plus ou moins avérée. Notre expérience du terrain s'inscrit alors au sein d'un débat entre les différentes théories de l'intersectionnalité¹⁸ et de la consubstantialité¹⁹ sur l'articulation, principalement des identités de genre, de classe et de « race », comme constitutive de la place des individus dans les rapports de domination. Progressivement, ces théories abandonnent l'approche additionnelle pour adopter une perspective relationnelle qui tend à contextualiser les positions des individus dans les relations de pouvoir, et à en faire ressortir la dynamique de changements.

Ainsi, nous avons voulu rendre compte de la manière dont nous avons été choqués, émus, par une figure de dominant(e) que nos interlocutrices nous ont attribué dans les premiers moments de nos terrains d'ordre exploratoire. Or, la relation humaine, de proximité, de familiarité, voire de *care* qui s'instaure dans le temps entre le/a chercheur-e et son interlocutrice, rend possible des fluidités dans les positions incarnées. Ainsi, Mickaël Quintard va à la fois être entravé, mais également pouvoir profiter de l'articulation entre homme et blanc pour bénéficier de son extériorité vis-à-vis des rapports de genre entre hommes et femmes du Bénin qu'il cherche à saisir à travers notamment la parole des femmes. Les confidences auxquelles il va parvenir peuvent lui être accessibles par cette extériorité de l'homme blanc, étranger et de passage, figure qui peut évoluer d'un statut au personnage de confident extérieur. Colette Le Petitcorps va analyser comment sa position de femme blanche réfléchie met en évidence une frontière entre femmes, qui constitue à la fois un obstacle pour saisir le point de vue d'autres femmes, mais permet aussi l'accès à des pratiques de contestation et de remise en cause, ou de contournement

des rapports de pouvoir qui s'adressent à sa propre personne dans la relation d'enquête avec des femmes migrantes. Dans les deux cas, il serait illusoire de penser qu'à terme, ce paradoxe, entre position héritée dans les rapports de pouvoir, et fluidité des positions dans le jeu des relations de proximité, disparaisse. Ce n'est d'ailleurs pas un objectif pertinent de l'enquête de terrain que de parvenir à une relation exorcisée de la confrontation de points de vue situés, alors que nous nous approprions une lecture des relations de pouvoir par les pratiques de contestation et par le jeu des positions qui s'opère par l'action de nos interlocutrices. Le retour sur le terrain, lors d'une période plus longue et suite à cette première imprégnation, nous permettra de creuser cette question.

Comme nous avons tenté de le montrer, le passage par une étude de notre subjectivité et de nos émotions sur le terrain nous amène à objectiver notre position de dominant-e. Dans un mouvement parallèle, cette réflexivité amène à ne plus considérer les femmes dont nous voulons recueillir les points de vue uniquement comme des objets, mais également comme des sujets de l'enquête. Cette inversion des rôles met alors l'accent, non pas sur la manière dont le chercheur joue avec la fluidité des positions dans l'enquête de terrain, mais sur les jeux de position dont les femmes en situation présumée de « dominée », sont actrices dans la relation d'enquête. Suivant cette perspective de l'inversion des rôles, toute l'ambiguïté de notre position est que nos interlocutrices nous attribuent une figure de dominant-e dans la relation d'enquête, et que certaines savent en jouer. C'est-à-dire qu'elles sont autant des actrices de notre assignation comme dominant-e-s, statut que nous n'avons pas choisi, mais dont nous héritons, et actrices du jeu, de la fluidité des positions qui peut s'instaurer dans une relation de proximité, d'un quotidien partagé au fil du temps sur le terrain. La difficulté est de savoir comment nous, de notre côté, allons percevoir ce jeu, y participer, en

¹⁸Issues du courant des *Black Feminists* aux États-Unis.

¹⁹Développée par D. Kergoat (2009).

prenant compte du fait que toutes les femmes ne s'y prêtent pas. À ce titre, c'est en fonction de notre sensibilité, mais aussi de notre familiarisation avec les personnes de notre enquête sur le temps long, que nous évaluons dans quelles situations nous percevons que ce jeu des positions est possible, et dans quelles situations nous choisissons de poursuivre ou de ne pas poursuivre un entretien, parce que celle qui nous fait face nous semble s'interdire de parler librement. Nous voulons insister alors sur l'idée que l'entretien n'est pas un but en soi du terrain, il n'en est que l'un des matériaux que nous pouvons recueillir. L'observation et la description de ces premières relations de terrain sont, selon notre démonstration, l'une des données qui ont un intérêt scientifique certain dans l'étude des relations de pouvoir.

Colette Le Petitcorp
 Doctorante en Sociologie
 Migrinter - UMR 7301
 CNRS / Université de Poitiers
lepetit.colette@wanadoo.fr

Mickaël Quintard
 Doctorant en Géographie
 Migrinter - UMR 7301
 CNRS / Université de Poitiers
mickael.quintard@univ-poitiers.fr

Bibliographie

- Bonnafé, Pierre (1992) Les femmes, groupe social dans une paysannerie congolaise : la face voilée de la reproduction sociale, in Bisilliat, Jeanne (Dir.), *Relations de genre et développement : femmes et sociétés*, Paris, ORSTOM, pp. 75-90.
- Casciarri, Barbara (2005) Terrain, statuts, théorie dans l'expérience du travail ethnographique : une réflexion comparée du Soudan au Maroc, in Leservoier, Olivier (Dir.), *Terrains ethnographiques et hiérarchies sociales. Retour réflexif sur la situation d'enquête*, Paris, Karthala, pp. 67-97.
- Chazan-Gillig, Suzanne (2001) Les fondements du pluriculturalisme mauricien et l'émergence d'une nouvelle société, *Journal des Anthropologues*, n°87, [en ligne, réf. du 18 février 2011] URL : <http://jda.revues.org/2754>
- Foucault, Michel (1982) Le sujet et le pouvoir, in *Dits et Ecrits*, vol. 4, n°306 (1993) Paris, Gallimard, pp. 222-243.
- Geertz, Clifford (2003) La description dense : vers une théorie interprétative de la culture, in Cefai, D. (Dir.), *L'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, pp. 208-233.
- Ghasarian, Christian (Dir.) (2002) *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris, Armand Colin, 246 p.
- Guillaumin, Colette (1972) *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, Paris/La Haye, Mouton, 247 p.
- Hill Collins, Patricia (1989) La construction sociale de la pensée féministe noire, in Dorlin, Elsa (Dir.) (2008) *Black Feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, Paris, L'Harmattan, pp. 135-176.
- Kergoat, Danièle (2009) Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux, in Dorlin, Elsa (Dir.), *Sexe, race, classe, pour une épistémologie de la domination*, Paris, PUF, pp. 111-125.

Lecestre-Rollier, Béatrice (2011) L'un et l'autre sexe : une ethnologue au Maroc, *Journal des Anthropologues*, n°124-125, pp. 137-158.

Meillassoux, Claude (1975) *Femmes, greniers et capitaux*, Paris, Maspero, 254 p.

Olivier de Sardan, Jean-Pierre (2008) *La rigueur du qualitatif : les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, Louvain-La-Neuve, Academia-Bruylant, 365 p.

Olivier de Sardan, Jean-Pierre (1995) La politique du terrain : sur la production des données en anthropologie, *Enquête, anthropologie, histoire, sociologie*, n°1, pp. 71-109 (Les terrains de l'enquête) [en ligne, réf. du 25 avril 2011] URL : <http://enquete.revues.org/document263.html>

Poitou, Danièle ; Lambert de Frondeville, Agnès ; Toulabor, Comi Molevo (1992) Femmes, commerce, état : une analyse en termes de relations de genre à partir de trois cas ouest-africains, in Bisilliat, Jeanne (Dir.), *Relations de genre et développement : femmes et sociétés*, Paris, ORSTOM, pp. 277-293.

Rollins, Judith (1990) Entre femmes : les domestiques et leurs patronnes, *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 84, n°1, pp. 63-77.